

Entre voisines

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES.

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 26 février 1921. — Entre cinquantenaires (Ch. Burnier). — Lo Vilhio Dèvesa : Onna niéze (Marc à Louis du Conteur). — Sur la peur (R. du M.). — Vieux souvenir (T. R.). — Cinquante ans après, occupation des frontières en 1871, III (Ch. Pfleger). — Au peuple vaudois. — Tableaux villageois (Jean des Sapins). — Le Feuilletton : La carte de pain (Solandieu). — Des blagues. — Une question. — Bibliographie. — Association des Vaudois.

ENTRE CINQUANTENAIRES

Il y a de cela onze ans — c'était en 1910 — un certain nombre de Lausannois nés en 1860 se réunirent pour célébrer en commun leurs cinquante ans. Beaucoup d'entr'eux se voyaient pour la première fois. Ils firent bonne connaissance. La petite fête fut pleine d'entrain. Ce qu'on y a ri est inimaginable. On y a aussi fait des discours, chanté, lu des pièces de vers de circonstances. Quelques-unes de ces dernières étaient inédites et ce sont leurs auteurs, eux-mêmes, qui en firent les honneurs à leurs contemporains. Témoin la pièce que voici qui évoque avec beaucoup d'humour de vieux souvenirs lausannois. Elle a pour auteur M. Ch. Burnier, député et directeur de la Gazette de Lausanne. Nous l'avons extraite, avec l'autorisation de l'auteur, d'une plaquette que le comité d'organisation fit imprimer et distribuer, à titre de souvenir, à tous les assistants.

Pour nos cinquante ans, 1860-1910

Nous voici tous, amis, presque des vieux !
Un demi-siècle a passé sur nos têtes,
Nous avons eu des chagrins et des fêtes,
Des jours de deuil et des jours radieux.
Le soir approche et nous donne l'envie
De nous connaître et de nous réunir ;
Il en est temps, mêlons nos souvenirs,
Et jouissons ensemble de la vie.

Je me souviens d'avoir « en Pépînet »
Fait Robinson dans son île déserte ;
La « Côte » était de grands arbres couverte
Et, sans les chats, personne n'y venait.
De petits ponts sur la Louve saïe,
Sans route encor, rattachaient les jardins
Du Grand Saint-Jean au quartier citadin
De la Palud, où régnait quelque vie.

J'ai vu souvent l'omnibus de « Gibbon »
Péniblement monter le Petit-Chêne,
Lorsque j'allais emplir à la fontaine
La cruche d'eau fraîche pour la maison.
Bêtes et gens avaient, quoiqu'on l'oublie,
Plus à souffrir en ce temps qu'aujourd'hui
Où le progrès nous aide, nous conduit
Et facilite à tous égards la vie.

Lausanne était encor loin de son port,
Quand je portais ma première culotte ;
La « Messagère » avec sa grande hotte,
Les reliait de son pas lent et fort.
Elle montait avec « l'Académie »
Dite « d'Ouchy », trottant à ses côtés ;
La digne femme et les ânes bâtés
Menaient, sans doute, une bien dure vie.

Le Pont Pichard, superbe monument,
Avait alors, pour le moins, deux étages.
J'en sais qui même en comptent davantage,
Tant les regrets leur font voir grandement.

La Cathédrale était bien plus jolie,
Avec sa flèche et ses vieux toits bruns,
De tuile, et non d'ardoise au vitrail gris
Qui fait songer au déclin de la vie.

Derrière-Bourg était le Casino :
On y donnait des concerts, des soirées,
Des bals, et pour ces fêtes bigarrées
La salle était éclairée à giorno.
Hélas ! Thémis un jour en eut curie :
Ce lieu, témoin de si charmants ébats,
Se vit remplir de juges, d'avocats,
Et c'en fut fait de son ancienne vie.

J'ouïs jadis la « Fontaine d'Amour »
A Villamont faire son doux murmure.
Depuis ce temps, dans une cave obscure,
Elle sanglote en regrettant le jour.
Les amoureux ne l'ont plus pour amie :
Entrelacés, timides et charmants,
Ils vont ailleurs échanger des serments.....
Et, comme l'eau, s'écoule notre vie.

Je me souviens du douloureux convoi
Qui célébra la mort des épaulettes :
Elles couvraient un clavier de squelettes,
Spectacle affreux pour tous les bons Vaudois !
Perte cruelle, hélas ! d'autres suivirent !
Nos beaux dragons et leurs casques guerriers,
Les plumets verts de nos carabinières
Sont de l'histoire et non plus de la vie.

Nous avons eu ces braves soldats qui,
Depuis des jours ne mangeaient plus ou guère,
Et nous avons pris en horreur la guerre,
En secourant les pauvres « Bourbaki ».
Dans des chaudrons la soupe était servie
Sous la Grenette, on leur donnait du pain,
Ils ne pouvaient pas manger à leur faim,
Tant c'est cruelle chose que la vie.

En remontant ainsi dans le passé,
Les souvenirs me reviennent sans nombre,
Choses et gens sortent pour moi de l'ombre,
Mais en voilà, je pense, plus qu'assez !
De notre course une part est finie :
Un avenir reste pourtant pour nous :
Faisons des vœux pour qu'il nous soit très doux,
Et qu'il nous mène au but de notre vie.

Faisons des vœux pour que pères, maris,
Ou vieux garçons, nous fassions notre tâche,
D'un cœur viril et non point d'un cœur lâche,
De bonne humeur, même dans les soucis.
Faisons des vœux pour que notre patrie
En nous toujours trouve des citoyens,
Unissons-nous pour le beau, pour le bien,
Et nous aurons, amis, rempli nos vœux !

Ch. BURNIER.

Pour le banquet du 18 décembre 1910.

Entre voisins.

— Dites donc, madame Lavanchy, le locataire du second est donc malade ?

— Et bien malade. Pensez donc qu'il a les branches attaquées et que même il a un concert dans la rotule du genou.

— Ah ! c'est comme le locataire du cinquième dans notre maison. Il avait de l'eau plein le corps. Si on ne lui avait pas fait une pension dans le ventre il serait mort à présent, pour sûr.



ONNA NIÉZE

RUPPACOUËTA et sa fenna sé niezivant soveint. Po on rein, po on mot ao bin on outro, hardi la guiera l'étai décollarée. Adan Madama Ruppacouëta boudève son hommo et restavant soveint quieinze dzo sein lau dèvesa. Faut pas itre mau l'ebahi se n'avant jamé pu fère batsi. D'ailieu avoné on père bordon et onna mère vouipâ, on sâ pas traucéin que l'arant étâ lè retailon. Dan tote lè senanne sè boudavant quieinze dzo.

Ion de stau dzo passâ què l'étai la croûte louna, Ruppacouëta vâ que sa tchivra bediothève et brein-nève la quiva. Sè peinsé : « Ma bégna l'a fauta de menâ. La faut dêtatsi et la conduire vè lo bocan à Casaguin. N'cin vu rein dere à ma fenna. Dinse ma tchivra porrai cabrottâ sein que l'cin satsé lo premi mot. » L'assève adan de menâ la câbra pè lo lincou, mâ stasse que l'avâi accetoumâ la fenna. n'a pas volu budzi. Tsampâie, rutâie, teryâ, tire-tè lève, rein lâi a fè. Budzive pas mé que se l'avâi étâ celi certain Coulon que nion ne pâo solévâ. Tant qu'à la fin, la fenna que sè demaufève assebin de oquie, et que l'assoutsive cein que sè passève, arreve, sein rein dere, à l'étrabillio.

— Ma pouira tchivra, que desâi, t'a bin réson de pas tè laissi menâ pè onna roûta quemet Ruppacouëta. Vin pi avoné mée... No vein allâ ao bocan à Casaguin.

Dèvesève dinse à la tchivra po ne pas que sâi de de dere oquie à son hommo. Dza tota la nê l'avant droumâ ti tè doû à l'hotet dau Tiuveri et s'étant pas pipâ lo mor. Lâi arâi pas z'u fauta de betâ on lan eintre mi dâi dou et ronfliâvant tsacon po lau compte.

Ruppacouëta que voliève pas passâ po capon desâi assebin à la tchivra, po ne pas dèvesâ à sa fenna : — Tè vu couistâ per derrâ, bâogra de bège dau diabblio. Foudrâi bin que te lâi aulle.

Et hardi ! La fenna dèvant pè lo lincou, l'hommo derrâi que tsampève et que dzibillève et... ein route po lo bocan à Casaguin.

Jamé la tchivra n'avâi oûi atant de parole. Ti tè doû lâi dèvesâvant, sein sè dèvesâ l'on à l'autro, que la bedietta ein étâi tota orguolliâosa. De dzoûie, lèt-sive la man a la fenna et pétolève contre l'hommo.

Et l'hommo que l'arâi bin volu sè rabonnâ lâi desâi :

— Te sâ, bedietta, ton café n'è pas asse bon que celi que fâ la Zabi !

Zabi l'étâi la fenna.

Et la Zabi repondâi d'onna mena chêtse :

— Bedietta, dau café quemet celi que te fâ sarâi bon po Ruppacouëta.

L'hommo desâi :

— Bedietta, l'è po rire que la maitre dit dinse !

— L'è bo et bin â de bon, que la fenna desâi à la tchivra.

Lâi avâi rein à fère, la fenna voliève rein oûre et l'hommo ne dit pe rein d'on bon momeint.

Tot parâi, quand l'ant z'u fini pè vè Casaguin, et